

Meurtres imparfaits... ou des hauts et des bas de quelques polars québécois

Norbert Spehner

Number 57, September–October–November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Spehner, N. (1994). Meurtres imparfaits... ou des hauts et des bas de quelques polars québécois. *Nuit blanche*, (57), 72–73.

Meurtres imparfaits... ou des hauts et des bas de quelques polars québécois

Le roman policier est un genre populaire largement pratiqué dans la plupart des pays. Au Québec, depuis 1847, il s'en est écrit quelques centaines. Pourtant, aucun auteur, aucune collection n'a encore réussi à s'imposer. Et cela, même si en 1994, on trouve des éditeurs pleins de bonne volonté, quelques collections spécialisées et un public potentiel. Alors, quel est le problème ?

Manque de tradition ? Timidité ? Direction littéraire sans grande compétence ? Le polar québécois n'arrive pas à décoller. Les lecteurs le boudent au profit des œuvres étrangères. À part quelques rares exceptions (Maurice Gagnon, Claude Jasmin, Chrystine Brouillet, Monique Larue), peu d'écrivains se sont fait remarquer dans le domaine. Pourtant, depuis quelques années il se publie des polars assez régulièrement. Mais la plupart sont médiocres et découragent les lecteurs. Seul de temps en temps, un livre meilleur que les autres surnage... Jugeons-en par quelques titres parus récemment que nous examinerons par ordre croissant d'intérêt. Coïncidence heureuse ou malheureuse, ce sont les premières œuvres romanesques de leurs auteurs respectifs.

Un miroir aux alouettes ou comment rater son premier roman...

*Le miroir aux assassins*¹, de Marc Lessard, est certainement le livre le plus médiocre qu'il m'ait été donné de lire depuis fort longtemps. Dans ce pseudo-roman noir, mâtiné de science-fiction, tout est déplaisant, à commencer par la mise en page qui est délirante : il y a en moyenne de dix à quinze paragraphes (souvent très brefs) *par page*, tous séparés par un double interlignage plutôt inusité, ce qui donne une présentation qui tient plus du poème que du roman. Prétention artistique ? Gadget postmo-

derne ou simple ignorance des règles élémentaires de la mise en page ? En tout cas, le résultat est navrant. Le rythme est essoufflant et la lecture du livre devient une corvée.

L'histoire se passe dans le futur, dans le décor d'une Cité qui est en fait un immense gratte-ciel de plusieurs centaines d'étages dont les habitants vivent en circuit fermé, leur organisation sociale ressemblant beaucoup à celle du *Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley. Les êtres humains sont fabriqués en laboratoire et programmés dès leur naissance pour accomplir des tâches spécifiques. C'est dans cet univers singulier que nous rencontrons le narrateur, un flic qui déteste son métier, obligé d'enquêter sur le meurtre de sa mère, Samantha Gall, qui avait supervisé sa naissance *in vitro*. Ce protagoniste est absolument antipathique et prétentieux. Pseudo-contestataire, paresseux et alcoolique, il nous assomme avec ses réflexions farcies des pires clichés et lieux communs et ses jeux de mots débiles. C'est à décourager le lecteur le plus blindé ! Quant à son enquête, elle n'a rien pour intéresser l'amateur de polar le moins exigeant. On n'a qu'une hâte : terminer le livre pour échapper à ce monde claustrophobique mal élaboré et surtout, oublier la voix crispante de cette tête à claque insupportable qui en est le héros. Le livre est paru dans une collection intitulée « Noir Mystère », mais le seul mystère dans tout ça, c'est qu'un tel roman ait trouvé un éditeur !

Mort imminente (du lecteur !)

Phénomène de notre temps, la mode en paralittérature est aux hybridations. Après le polar de science-fiction, voici un mélange de roman policier et de roman fantastico-ésotérique.

L'idée de départ de *Mort imminente*², de Maurice Philipps est originale. Atteinte d'un mal incurable, Laurence Lemay, qui est médecin, a décidé de se suicider. Mais pas n'importe comment... Par une mise en scène extravagante (qui n'est pas sans rappeler le suicide du juge Wargrave dans *Dix petits nègres* d'Agatha Christie), elle veut faire croire à un meurtre par balle que la police attribuera à un dénommé Jean-Paul, un être répugnant dont Laurence veut se venger. Mais voilà... Elle ne meurt pas sur le coup et, tel un esprit désincarné, elle plane au-dessus de son corps ensanglanté. De là, elle assiste, impuissante, au maquillage de son « faux meurtre » en « faux suicide ». Par Jean-Paul ? Pierre, son mari ? Le reste du roman est raconté du point de vue de ce *corps astral* qui assiste à la suite des événements, notamment à l'enquête policière menée par deux inspecteurs dont il faut bien dire qu'ils sont étonnants d'incompétence et débordants de sottise ! Malheureusement, une fois passés les événements insolites du début, l'histoire s'enlise, l'intrigue s'éternise. Comme c'est souvent le cas pour un premier roman, l'auteur a bien des choses à dire



Dick Tracy par Chester Gould

sur toutes sortes de sujets, ce qui fait que l'enquête policière passe souvent au second plan. Le lecteur doit se farcir la biographie à rebours (sans grand intérêt, hélas !) de la victime. Avortement, sida, femmes battues et autres problèmes contemporains, tout y passe... sans oublier de nombreuses considérations sur la mort, l'au-delà et la réincarnation ! On est bien loin d'Agatha Christie ou de Robert Parker ! Quant à la résolution de l'énigme et au dénouement, ils se font attendre. Les quelques rares éléments de surprise qui ont réussi, à grand-peine, à maintenir l'intérêt du lecteur jusqu'au bout de ce long pavé indigeste, ne suffisent pas à faire de ce livre un bon roman policier. Le défaut majeur de ce bouquin, bien écrit par ailleurs, c'est d'être trop ambitieux. Il manque d'unité, il mélange les genres, part dans toutes sortes de directions. Un resserrement des éléments de l'intrigue et un élagage en règle auraient rendu la lecture plus intéressante.

La belle et le bête héros !

Robert Malacci est un pseudonyme. C'est aussi le nom du personnage principal de *La belle au gant noir*³ qui est photographe à *Écho Matin*, torchon à sensations qui se délecte de crimes sanglants. Quand notre héros doit faire des photos du cadavre d'une ex-copine, il craque et quitte ce travail répugnant. Répondant à une petite annonce mystérieuse, il devient le secrétaire particulier de Claude Vandal, la « dame au gant noir », ancienne

attachée politique. Elle lui dicte un livre qui se révèle une véritable bombe, car il contient des révélations juteuses sur le personnel politique en place. L'opération, on s'en doute, n'est pas sans danger... Comble de malchance, Malacci, qui est pris dans la tourmente, sera recherché pour meurtre alors que de mystérieux personnages cherchent à détruire le manuscrit incriminant. S'ensuit une série d'épisodes rocambolesques au cours desquels notre héros un peu naïf ira de révélations surprenantes en surprises désagréables avant une résolution finale prévisible. Le lecteur sagace voit venir...

Contrairement aux titres précédents, ce roman se lit avec un certain plaisir que l'on doit d'ailleurs plus au style décontracté et fleuri de l'auteur qu'à une intrigue sans grande originalité. Ne nous emballons pas : la comparaison avec Lawrence Sanders ou Donald Westlake qu'on nous propose en quatrième de couverture est carrément charriée ! On est encore très loin du compte... Quant aux femmes fatales, il y en a de bien plus troublantes dans le roman noir traditionnel. James Cain, Jim Thompson ou David Goodis ont créé des spécimens autrement plus dangereux que cette Claude Vandal et son unique gant noir gadget, une coquetterie qui n'a d'ailleurs aucune incidence sur l'intrigue. Comme ceux dont nous avons parlé plus tôt, ce premier roman souffre de nombreux défauts. L'histoire ne commence vraiment qu'au chapitre cinq et on aurait pu nous épargner la biographie déguisée de l'auteur qui n'a aucun intérêt dans le cadre du récit. Bref, une lecture de vacances qu'on appréciera d'autant plus qu'on mettra son esprit critique en veilleuse. Et aussitôt lu, aussitôt oublié !

CQFD... ou Tintin à Québec !

Bernard Gilbert est un homme apparemment très occupé. Actif dans le milieu culturel de Québec depuis une quinzaine d'années, il est journaliste, gestionnaire et directeur général du Carrefour international de théâtre de Québec. *CQFD*⁴ est sa première incursion dans le roman. Le livre est une sorte d'hommage à ses collègues et amis de CKRL-MF, radio communautaire de Québec. Voilà quelqu'un qui, sans être le moins du monde prétentieux, réussit à nous divertir avec une histoire bien racontée, dont les personnages sont sympathiques et crédibles. À lire cette aventure rocambolesque, incroyable, qui combine des éléments de roman policier à une intrigue de politique-fiction et d'espionnage, on a la nette impression que l'auteur s'est bien amusé et qu'il n'a d'autre ambition que de divertir son lecteur.

Bert et Marteau sont deux journalistes de la station CQFD (Ce qu'il faut dire...) qui enquêtent sur une série louche

d'achats d'immeubles autour du Parlement de Québec. Cette enquête de routine se transformera vite en cauchemar quand nos deux Tintins québécois découvriront ce qui se trame vraiment dans la Vieille Capitale. Ils en auront plein les bras... et plein la gueule ! De l'Acte de Québec (1774) au crépuscule du fédéralisme, du Kenya à Québec en passant par Londres, de poursuites en assassinats, le lecteur est entraîné à un rythme endiablé dans une aventure où pour une fois les terroristes sont Anglais et font chanter le gouvernement québécois. Dessous sales de la politique, magouilles financières, tout y passe. Et, en prime, un descendant d'Alexandre Dumas en personne... Malheureusement, après une entrée de jeu mystérieuse et une action d'éclat, il se révélera faible et geignard. On attendait d'Artagnan et on se retrouve avec une poule mouillée ! Dommage...

CQFD, sans être le chef-d'œuvre de l'année, est un de ces romans qu'on lit d'une traite. Il est paru dans la collection « Cahier Noir » dont c'est le treizième titre. Il est regrettable que les livres de cette collection ne soient pas mieux identifiés. Le titre n'est pas très éloquent et l'auteur n'étant pas connu comme auteur de polars, à peu près rien ne permet de deviner le caractère policier de l'ouvrage. Quant à la couverture, plutôt banale, elle n'illustre en rien l'aventure qui nous est proposée. Un autre mystère de l'édition au Québec !

Bilan : un bon titre sur quatre... Un autre plutôt moyen... Tout cela n'est guère encourageant, semble-t-il. Il y a cependant des raisons d'espérer, car les collections spécialisées existent : « Cahier Noir », « Sextant », « Phidal-Mystère », « Noir Mystère ». Il y a certainement place pour le roman policier au Québec. Une direction littéraire plus ferme et plus compétente (il faut avoir lu de nombreux romans policiers) ne ferait certainement pas de tort, surtout dans le cas d'auteurs débutants qui pensent parfois réinventer la littérature en nous recyclant toutes leurs lectures et qui ont besoin qu'on les encadre. Quant à nous, amateurs de polars impénitents, il ne nous reste qu'à savourer les œuvres étrangères, en attendant le crime parfait *made in Québec* ! Qui sait, ce sera peut-être pour bientôt... ■

par Norbert Spohner

1. *Le miroir aux assassins*, par Marc Lessard, Guy St-Jean éditeur, « Noir Mystère », 1994, 212 p. ; 14,95 \$.

2. *Mort imminente*, par Maurice Philipps, Québec/Amérique, « Sextant 4 », 1994, 354 p. ; 12,95 \$.

3. *La belle au gant noir*, par Robert Malacci, Québec/Amérique, « Sextant, 5 », 1994, 219 p. ; 11,95 \$.

4. *CQFD*, par Bernard Gilbert, VLB éditeur, « Cahier Noir », 1994, 260 p. ; 21,95 \$.